

*Berlin,
parc de Charlottenburg,
juin 2023*

Luba Jurgenson

Nous voilà donc, deux émigrés juifs russes, partis, dans les années 1970, vous de Leningrad, moi de Moscou, vous vivant à Berlin, moi à Paris, qui ne cessons de parler de la Russie, de son passé impérial et de son avenir brumeux, des peuples qui composaient cet empire et de leurs destinées. Nous avons fui l'Union soviétique, car nous haïssions son régime politique, tout comme aujourd'hui nous fait horreur le régime poutinien. Pourtant, ni vous ni moi n'avons été tentés de couper les liens avec la culture russe. Notre situation n'est pas tout à fait symétrique, car vous écrivez toujours en russe et moi en français. Mais j'enseigne la littérature russe, je vous traduis, je codirige une collection de littérature russe. Et aujourd'hui, tous les deux, nous souhaitons absolument la

victoire de l'Ukraine dans cette guerre inique déclenchée par la Russie. Je dirais même que la haine des régimes soviétique et poutinien, loin de nous détourner de la culture russe, attise notre intérêt.

Léonid Guirchovitch

À aucun moment je n'ai pu m'identifier à cet État. J'ai toujours été conscient d'être né dans un cimetière et de devoir écrire dans une langue morte, comme Agnon, Spinoza ou Bashevis Singer. Dans mon roman *Apologie de la fuite*, une enseignante de latin dit à une enseignante de russe : « Je crois que nous devenons rivales. »

L.J. Cette idée de langue morte, elle vous est venue avant d'avoir émigré ?

L.G. Oui, pour moi vivre à Leningrad, c'était vivre dans une nécropole.

L.J. Vous semblez paraphraser Mandelstam, qui écrivait en 1931 : « Vivre à Pétersbourg, c'est comme dormir dans un cercueil. »

L.G. Leningrad n'a pas connu le futurisme, cette explosion de vie. Leningrad, c'est le symbolisme, avec son apologie de l'ombre. À Moscou, la

vie a continué même pendant les répressions. Leningrad était une ville morte. La culture clandestine y était en opposition avec celle de Moscou. D'un côté, Joseph Brodsky avec sa nostalgie de l'empire, de la culture pétersbourgeoise; de l'autre, une culture souterraine parodique, vivante, le conceptualisme en prise avec l'actualité.

L.J. Oui, Brodsky est hanté par l'image de la ruine, et lui-même l'explique par son enfance léningradoise parmi les vestiges de l'empire.

L.G. Un Léningradois est un exilé, un émigré par essence. Un Moscovite, même émigré, ne devient pas un exilé.

L.J. Je suis née à Moscou, et pourtant, je me suis toujours sentie une émigrée, même là-bas. Ou plutôt essentiellement là-bas. J'ai cessé d'être une émigrée en arrivant à Paris.

L.G. Votre cas est particulier, car votre mythe familial, celui des Jurgenson, éditeurs de musique, est lié à cet empire. C'est pourquoi vous partagez certains traits des Léningradois. Moscou, c'était la fête le jour et les arrestations la nuit. Moscou des années 1930, c'était, d'une part, une vie

heureuse, pleine, validée par la propagande – cela concernait même la bohème culturelle – et l’horreur des arrestations. À Leningrad, il n’y avait que l’horreur nocturne. Cette ville avait perdu son nom. Elle était exsangue, avant même le blocus. Staline haïssait Leningrad. Dans mon histoire familiale il n’y avait que l’horreur nocturne, pas de fête diurne.

L.J. Je pourrais dire la même chose. Cette fête n’était pas pour nous.

L.G. Oui, l’idée d’une enfance soviétique heureuse vous est totalement étrangère. En ce sens, vous êtes porteuse de cet état d’esprit léningradois.

L.J. En janvier 2023, vous m’avez proposé de vous accompagner en Ukraine, mais je ne me suis pas décidée. Même si le risque de mourir sous les bombes russes était faible, je ne voulais pas le prendre : je ne pouvais pas permettre à ce pays, que j’ai fui, de m’ôter la vie...

L.G. Qu’importe où mourir.

L.J. Non, cela aurait ressemblé à un destin, ce qui aurait été franchement d’un mauvais goût...

L.G. Mais comme vous le dites, le risque était faible. Je n'allais pas dans la zone des combats. Je l'ai d'ailleurs expliqué à Soussanna, mon épouse : Tu n'hésites pas à prendre le volant en Allemagne, alors que c'est « liberté illimitée, vitesse illimitée », ou en Israël, où certains roulent en se répétant : « Israël, espère en Dieu »... Bref, c'est bien plus dangereux que d'aller à Kiev. Elle n'a pas essayé de me dissuader. Mon fils Josef non plus, il a tout de suite compris. Quant à ma fille Myriam, je ne lui ai rien dit. Je la connais. Elle habite loin, mais son cri aurait franchi les montagnes : « Non, papa, non ! Pas maintenant ! » Or, les pères sont désarmés devant leurs filles.

L.J. Quand l'invasion a commencé, vous avez été une des premières personnes que j'ai appelées. Vous vous souvenez ? Vous m'avez dit : « Ne vous inquiétez pas, leur bombe nucléaire n'explosera pas, elle est rouillée. »

L.G. J'étais à Naples. Le premier jour de la guerre, *Il Giornale* a titré : « Poutine kamikaze. » Pour moi, il était clair que Poutine était dans de sales draps. Mais oui, l'armée russe est rouillée, alcoolisée, elle n'est bonne à rien. Malgré cela, j'ai pensé : si l'Ukraine tient quinze jours, ce sera déjà extraordinaire.

L.J. On le pensait tous.

L.G. L'hypnose de la guerre froide continue d'agir : la Russie est une superpuissance.

L.J. On comprenait que c'était suicidaire de la part de Poutine, et pourtant on ne donnait que quelques jours à l'Ukraine. On ne s'attendait pas à une pareille résistance.

L.G. Nous étions à Kiev, Soussanna et moi, lorsque Zelenski a gagné les élections. Tous ceux à qui nous en parlions faisaient la moue : un clown, créature de Moscou, qui ne parle pas ukrainien.

L.J. Nous savions que l'invasion était imminente, du moins depuis la dissolution de l'association Memorial, en décembre 2021. Memorial était le dernier bastion de la société civile en Russie, et son démantèlement a été perçu comme un message clair, par les intellectuels ukrainiens aussi. Et puis, la guerre était déjà là depuis l'annexion de la Crimée. Et même avant, depuis 2008 et le conflit géorgien. Mais que dis-je, depuis les guerres de Tchétchénie, depuis pratiquement le début de la nouvelle Russie. Et peut-on séparer la Tchétchénie de l'Afghanistan,

de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie? Quand est-ce que tout cela a commencé?

L.G. Si vous voulez, cela a commencé avec la Première Guerre mondiale. En 1918, l'Empire russe aurait dû se disloquer, mais il s'est maintenu. Ses métastases ont produit le régime poutinien.

L.J. La survie contre-nature de cet empire fait penser au récit *Fantôme* de Sigismund Krzyzanowski, où un enfant mort-né continue de grandir tout en restant à l'état de cadavre. Or, à la différence de ce fantôme, le cadavre de l'Empire russe a provoqué des violences inouïes pas seulement à l'intérieur, mais dans le monde.

L.G. Si l'empire s'était désintégré à ce moment-là, il n'y aurait pas eu de terreur, pas de famine, pas de Seconde Guerre mondiale. L'arrivée au pouvoir du nazisme est la conséquence de cette pérennité de l'un des empires. Quand l'Allemagne nazie a commencé à renaître, la Russie comprenait ses ambitions impériales, elle l'a soutenue. Le régime soviétique a duré soixante-dix ans, la propriété privée a été abolie, la culture chrétienne détruite. En sortant du cercle totalitaire, des barbelés, la Russie était absolument inapte à la démocratie. La société était totalement

démoralisée, l'athéisme d'État s'était tourné en obsession religieuse n'ayant rien à voir avec le christianisme. On ne sait pas comment cela finira, nous sommes au cœur d'un conflit entre ce peuple démoralisé et l'Europe libre.

L.J. Nombreux sont ceux qui ont pris conscience de ce qu'est la Russie poutinienne et même, parfois, de ce qu'était l'Union soviétique seulement après l'invasion de l'Ukraine. Il n'y a pas si longtemps, certains intellectuels parisiens, que je ne nommerai pas, étaient encore nostalgiques de l'Union soviétique et portaient le deuil du premier « État socialiste » du monde. Pour eux, comme pour Poutine, sa disparition était une catastrophe, mais à la différence de Poutine, ils pensaient que la Russie capitaliste avait trahi ce grand idéal. Aujourd'hui, la propagande russe est telle que l'on perçoit davantage la continuité entre les deux régimes. L'invasion de l'Ukraine a éclairé rétrospectivement les guerres de Tchétchénie dont on s'était peu soucié à l'époque, même si Memorial n'a cessé d'alerter l'opinion sur les crimes commis par l'armée russe.

L.G. Il faut remonter à l'assaut contre le Parlement, en 1993. À l'époque, il était normal d'être du côté d'Eltsine, c'était une évidence.

L.J. Je me souviens de nos discussions à l'époque de la crise du Parlement. Je n'avais pas de grande sympathie pour Eltsine, d'ailleurs je n'avais pas vraiment cru à la perestroïka. Mais dans cet affrontement, on ne pouvait pas être du côté des généraux qui voulaient la destitution d'Eltsine. En réalité, les dés étaient pipés...

L.G. Après 1993, après l'échec du putsch (antisémite et soutenu par tous les nationalistes), un certain libéralisme politique s'est maintenu jusqu'à la Tchétchénie. Rétrospectivement, la victoire d'Eltsine en 1996 semble illégitime. Mais ceux qui déplorent de nos jours cette entorse à la démocratie pensaient à l'époque qu'il fallait empêcher les communistes de revenir au pouvoir coûte que coûte. En 1993, pour l'intelligentsia libérale, la victoire du Parlement aurait été une catastrophe absolue, elle aurait signifié la prise du pouvoir par les fascistes (pour ne pas dire néonazis) comme Barkachov ou le général Makachov. Aujourd'hui tout paraît différent, les gens revoient leur position. Memorial et autres défenseurs des droits humains essayaient de protester contre les massacres en Tchétchénie, mais la grande majorité des intellectuels libéraux liés à la partie juive de la société civile pensait (la propagande aidant) que la Tchétchénie n'était

qu'un vivier de fondamentalistes. C'est pourquoi le Kremlin a pu mener cette guerre sans presque personne pour s'y opposer, et même en Occident les protestations ont été molles. La plupart de ceux qui aujourd'hui parlent de la guerre en Tchétchénie comme d'un crime étaient indifférents à l'époque. Au moment de l'arrivée au pouvoir de Poutine, l'intelligentsia urbaine a vu dans ce fonctionnaire du FSB l'unique option face au communiste Ziouganov, et cet aveuglement a duré assez longtemps.

L.J. Je dois avouer que je n'ai jamais cru à la possibilité des hommes politiques issus des services secrets, ou même simplement des structures du pouvoir soviétique, de se « reconstruire ». J'ai longtemps pensé que la perestroïka n'était qu'un leurre, un dégel de plus. J'en ai eu honte par la suite, en constatant, lors de mes voyages à la fin des années 1990 et au début des années 2000, que la Russie n'était plus l'Union soviétique. Ma difficulté à admettre un changement radical dans ce pays faisait que je semblais en retard sur les événements. Mais aujourd'hui j'ai tendance à croire qu'en réalité j'étais en avance.

L.G. Vous évoquiez le conflit en Géorgie, en 2008. Il a été précédé d'une guerre civile et a commencé

par la crise avec l'Abkhazie séparatiste. Or, le problème abkhaze existait en Géorgie depuis très longtemps. À l'époque soviétique, l'Abkhazie avait demandé à être rattachée à la RSFSR, la république de Russie. Mais la « géniale politique » de Staline en matière de nationalités se réduisait au principe : « le vassal de mon vassal n'est pas mon vassal ». Les minorités ne devaient pas échapper au contrôle des républiques majoritaires. Il existait en URSS une hiérarchie des suzerains, selon le modèle féodal. Les Abkhazes n'avaient qu'à apprendre le géorgien, les Géorgiens le russe. On ne s'adressait pas au roi par-dessus la tête de son suzerain. La Géorgie était la favorite de la Russie. Or, au moment de la guerre entre Géorgiens et Abkhazes, Moscou a changé de politique en soutenant l'Abkhazie, brisant ainsi une vieille alliance.

L.J. Où étiez-vous à ce moment-là?...

L.G. Nous étions en vacances à Palanga, en Lituanie. Nous n'avions pas Internet, seulement la télévision, on n'avait accès qu'aux programmes lituaniens et à deux chaînes russes : RTR Planeta et Novosti. Je suis donc arrivé en retard à ce « film géorgien » : quand j'ai allumé mon écran russo-lituanien, on en était déjà aux déclara-

tions officielles de Poutine et Medvedev – Dolce et Gabbana, comme on les appelait alors. Le premier rentrait tout juste des jeux Olympiques de Pékin : il a exprimé sa vision des choses avec cette voix à l'honnêteté désarmante du héros positif dans les films. L'État avait alors deux visages. Deux figures. À côté de celle de Poutine, l'autre « première figure » apparut sous son jour habituel, avec ses jambes d'enfant et en compensant cette infériorité par l'insulte *otmorozok* à l'adresse du président géorgien.

L.J. Très difficile à traduire, ce mot issu de l'argot des truands. Avec Poutine, il a acquis une grande popularité. Je me souviens, au début des années 2000, d'un poète qui trouvait ce mot génial et l'avait introduit dans ses vers. C'est quelque chose comme « raclure », mais dans *otmorozok*, qui est formé sur la racine *moroz*, le « gel », on entend toute l'histoire de la Russie, où le froid a toujours représenté une menace pour la survie, et surtout l'histoire des camps, des corps gelés. C'est comme une partie du corps détruite par le gel, bref c'est un déchet, un rebut.

L.G. De toutes les sortes de propagande, celle qui utilise l'argot des truands est la pire. Au xx^e siècle, la Russie a été « tringlée », « butée

dans les chiottes » et, ayant purgé sa peine de soixante-dix ans, elle a recouvré la liberté, vieille chienne des camps. Les dirigeants parlent donc au peuple « en tenant compte des spécificités de l'histoire nationale ». Avec les anciens *zeks* on parle la langue des *zeks*, sans quoi ils pourraient percevoir une faiblesse et commencer à vous mépriser...

L.J. Si, dès le début des années 2000, les Occidentaux avaient prêté suffisamment attention à la langue de Poutine, à ce parler de truand qui s'est diffusé dans la sphère politique, ils n'auraient peut-être pas nourri autant d'illusions concernant la Russie. Ils auraient vu venir le danger.

L.G. Cependant, ce qui compte, ce n'est pas tant ce que l'on dit, mais : qui le dit. Selon celui qui dit « J'accuse » – Goebbels ou Churchill – je signe ou non. L'hebdomadaire nazi *Das Reich* écrivait la vérité sur la terreur qui régnait en Union soviétique. Quand la Bouche numéro un affirme que l'État ukrainien n'est pas homogène, elle dit vrai. S'il l'était, il se serait déjà emparé de l'idée russe.

L.J. Que voulez-vous dire ?